

Préface

CETTE ANNÉE 1995 aura marqué un renouveau de l'intérêt autour du Che. À Cuba, face tant à l'embargo nord-américain qu'au désastre du « socialisme réel » de l'est de l'Europe, l'on s'aperçoit que l'on ne construira pas le socialisme en usant de stimulants matériels et qu'il faut « revenir » (ou plutôt en venir enfin !) à ce que Guevara esquisse dans *Le Socialisme et l'homme à Cuba*. Les intellectuels de gauche, quant à eux, se penchent avec délice sur le mythe. La télé, enfin, nous vend du *Journal de Bolivie* aseptisé.

Commençons par réaffirmer avec force : Guevara est un combattant révolutionnaire, pas un sujet d'étude et encore moins de film d'aventures.

En France, quatre livres sur cette « question » sont parus cette année : deux sur Guevara (dont une biographie très complète, paraît-il); une réédition du *Journal de Bolivie* et une de *L'Année où nous n'étions nulle part*. Ce dernier ouvrage couvre le passage de Guevara dans la guérilla congolaise de Patrice Lumumba. Quant au *Journal de Bolivie*, qui est le carnet de route d'un guérillero traqué, c'est la préface de François Maspero qui retient notre attention. Il y écrit que ce sont plutôt *Le Discours d'Alger*, *Créer deux, trois... de nombreux Viêt-nam* et *Le Socialisme et l'homme à Cuba* qu'il aurait fallu rééditer! C'est bien notre avis, et c'est d'ailleurs ce que nous avons déjà fait pour les deux premiers textes.

Que le *Journal de Bolivie* ait été réédité n'est, en effet, pas anodin. On cherche ainsi à faire entrer définitivement Guevara au musée de l'Homme, en tant qu'*Homo socialisticus armatus* ou autre variante « paléobolchevique », ce qui rassurerait les progressistes mous qui veulent bien de quelques réformettes, mais surtout pas de révolution!

Ces textes que nous avons réédités sont ce qu'il est convenu d'appeler de vrais classiques. Aujourd'hui encore, leur lecture est matière à réflexion sur des problèmes très actuels, tant sur ce que peut être le socialisme que sur les moyens pour y parvenir.

Nous avons pensé que nous ne serions pas complets sans restituer Guevara dans sa force non seulement actuelle, mais aussi future. C'est pourquoi nous avons demandé à des camarades de la guérilla (dont certains sont prisonniers) de dire ce qu'est Guevara pour eux, et ainsi ne pas laisser le champ libre aux dissections universitaires bien-pensantes. On ne peut regretter qu'une chose : que la diffusion de *Guérilla* soit sans commune mesure avec celle des quatre livres parus en France cette année.

Parler de Guevara pour nous qui, actuellement, ne pratiquons pas la lutte armée revient à parler de comment l'on envisage aujourd'hui un travail révolutionnaire sans aucune concession. Les camarades de la guérilla qui s'expriment dans cette brochure le font très bien en ce qui concerne la lutte armée proprement dite. Nous voulons pour notre part insister sur quelques fondements de notre travail de ces dernières années.

C'est la *légitimité* qui fonde notre action, et en aucun cas la légalité. Nous ne nous sommes jamais posé la question « Avons-nous le droit de faire cela ? », mais « Devons-nous le faire ? » Le faux témoignage pour éviter la prison à un camarade ou l'hébergement de révo-

lutionnaires recherchés, etc., voilà, parmi d'autres, des pratiques que nous devons tous mettre en œuvre, ou au minimum nous tenir prêts à mettre en œuvre. À chacun d'entre nous de travailler autour de lui, avec ses propres camarades, en ce sens. Et que ni la pratique ni la mémoire de ces simples actes, qui peuvent s'avérer si utiles, ne se perdent !

La répression et la lutte contre la répression ne doivent jamais être au centre de notre pratique. Nous devons *mépriser la répression*, ne pas nous engager dans sa spirale politique, qui entraîne de plus en plus de groupes dans une lutte strictement défensive, dans le genre de celle que mènent tous les groupes de « solidarité avec les prisonniers ». La France est exemplaire, hélas ! sur ce plan. Comme le disait Guevara, « Qu'importe où nous surprendra la mort ! » Car quel qu'en soit le niveau, la répression est une donnée certaine de notre combat. Autant l'éviter, mais surtout cessons de nous enfermer dans des combats humanitaires autour de « nos » prisonniers. Ce dont ils ont besoin, ce dont nous avons tous besoin, c'est d'un travail commun, d'une confrontation politique, encore une fois sans peur de la répression, pour dégager ensemble et sans cesse des perspectives de combat, d'offensive, et pas de défensive sempiternelle.

Enfin, la *clandestinité* est une donnée incontournable du travail révolutionnaire, à chacun de ses stades, aujourd'hui comme hier. Pas la peine de s'afficher inconsidérément, mais plutôt faire ce qui doit être fait sans ostentation particulière. Refuser l'idée de la clandestinité revient à accepter le réformisme, car ne peut être fait au grand jour que ce qui est légal (encore une fois, la légalité n'a rien à voir avec la légitimité, notre légitimité).

Ces trois principes qui fondent toute pratique révolutionnaire — légitimité, mépris absolu du danger, clandestinité —, le Che les a pratiqués au plus haut degré. Ainsi, même pour nous qui ne combattons pas les armes à la main, Guevara, sa pensée et son action nous servent et nous serviront encore de base de réflexion, voire de guide.

Nous ne croyons pas que se rebeller soit suffisant pour œuvrer à l'émancipation, à la révolution. Faut-il encore diriger ses coups contre ce qui opprime, et pas à tort et à travers. Voilà le sens des trois hors-série que nous consacrons à Guevara et à l'actualité de la lutte armée dans le monde.

P.S. : L'appréciation qui s'est glissée dans l'introduction du hors-série n° 9 (« Nous avons de grosses divergences avec le commandant Guevara ») pêche par une non-prise en compte absolue du contexte de l'époque. Il est évident que Guevara, tant dans *Le Discours d'Alger* que dans *Créer deux, trois... de nombreux Viêt-nam*, a raison de croire en l'unité des peuples du Sud. En 1965, on pouvait y croire, et il fallait surtout y travailler ! Guevara a été tout à fait conséquent avec cette nécessité et ce mot d'ordre qu'il avait lui-même proclamés. Notre appréciation replaçait cela dans le contexte actuel, ce qui est une erreur.

GUÉRILLA,
novembre 1995

« HASTA SIEMPRE COMANDANTE »

LE 24 FÉVRIER 1956, ERNESTO «CHE» GUEVARA prend la parole devant la Conférence d'Alger. Il s'adresse à ce qu'il nomme lui-même «une assemblée de peuples en lutte», et, dans un discours resté historique, la critique qu'il fait des relations internes et internationales du «camp socialiste» et les nouveaux engagements qu'il détermine constitueront des pivots fondamentaux des développements révolutionnaires qui ébranlèrent la domination impérialiste à la fin des années soixante

Ce ne fut pas un de ces discours auxquels nous ont habitués les politiques institutionnels de tous bords, cette rhétorique des vœux pieux, des intentions et des promesses démagogiques, ni l'éternel *satisfecit* que s'attribuent les rebelles d'hier arrivés au pouvoir et à l'«administration» de ce nouveau pouvoir.

Pourtant, plus que quiconque, le Che et à travers lui la révolution cubaine auraient pu valoriser ses conquêtes et les réussites réelles de son implantation populaire.

Non, bien au contraire, dans ce discours, le Che développe une critique qui le conduit à un nouveau saut et à une véritable continuité de son engagement politique. Lui qui, en cette année 1965, assumait les plus hautes fonctions de la vie politique et économique cubaine, lui qui affirmait à Alger «il faut fournir à ces pays frères tous les moyens de défense dont ils ont besoin, en leur offrant notre solidarité inconditionnelle», abandonnait ses fonctions et, à peine quelques semaines plus tard, prenait la tête d'une compagnie de cent trente volontaires cubains pour combattre aux côtés de la guérilla lumumbiste. En effet, on sait maintenant et sans contestation possible que, d'avril à novembre de cette année 1965, il tiendra le maquis dans la région du Congo oriental avec l'organisation révolutionnaire de Patrice Lumumba en guerre contre Tchombé, le dictateur à la solde des puissances occidentales¹.

C'est donc sur ce même continent africain qu'il concrétisera ses paroles prononcées à Alger et sa tentative stratégique de faire surgir des **guerres révolutionnaires de libération** capables d'encercler «l'ennemi commun» et dans leur unité d'abattre sa domination destructrice.

Faire du Congo, où le néocolonialisme déchaînait sa «violence pure et simple sans considération ni déguisements d'aucune sorte», un nouveau Viêt-nam.



1. Contre les nouveaux complices de l'exploitation impérialiste

L'engagement du Che concrétise une rupture décisive avec la pensée socialiste dominante telle qu'elle se perpétue depuis des décennies, sous la coupe des structures politico-idéologiques de la bureaucratie internationale. Car il s'agit bien d'une lutte contre l'immobilisme et le révisionnisme, les maladies de la sclérose conduisant inexorablement à l'écroulement des derniers acquis de la Révolution de 17.

Ce discours est avant tout une dénonciation des caractères socio-impérialistes exprimés par les «complices de l'exploitation impérialiste» que sont devenus au fil du temps les pays du socialisme d'État.

Et de fait, lors de cette conférence, face aux tenants de cette pensée officielle, il ose poser une question fondamentale de la lutte révolutionnaire, caricaturée et dénaturée depuis les débats dans l'Internationale communiste des années trente, la question de **l'unité des deux fronts**, la nécessité du front dans la lutte contre l'ennemi commun impérialiste avec celui de la lutte d'émancipation sociale contre l'exploitation et la misère. Car, à notre époque, et d'autant plus avec la mondialisation déterminée par l'expansion capitaliste sous dominance américaine après-guerre, cette unité est une condition *sine qua non* du développement révolutionnaire tant dans le combat pour de

nouveaux rapports de production que dans la lutte pour «l'affaiblissement» réel du système impérialiste.

Mais ce principe dialectique a été abandonné par les pays du socialisme d'État, le pragmatisme de la recherche des «remèdes à préconiser à chaque cause à part» et ses déviations techniques de planification renvoient sempiternellement à des mécanismes économiques et gestionnaires, dominés par la seule classe parasite s'étendant avec ce système déformé, celle des apparatchiks. Une classe imprimant un monolithisme idéologique (d'autodéfense) présenté sous les vocables du marxisme, mais ne constituant plus qu'une litanie de principes et de mots d'ordre abstraits idéalisant un but lointain et mythique, déconnecté des mouvements sociaux actuels. Les déviations social-démocrates de cette classe néobourgeoise – capital existant pour soi – ne pouvaient dès lors que s'approfondir jusqu'au paroxysme, jusqu'à l'actuel transformisme pitoyable des ces profiteurs devenus pour l'heure les «héroïques» défenseurs de la démocratie bourgeoise et de la libéralisation sauvage du marché qui lui est liée.

Le révisionnisme, comme appauvrissement du noyau vivant du marxisme, s'exprimait par-dessus tout dans les erreurs découlant de la dévaluation du rôle du développement des forces productives, l'économisme, le déterminisme et les résolutions mécanistes...

Et, sur les **deux fronts**, l'impossible correction conduisait inexorablement à la gangrène de la marchandisation de tous les rapports : – *les déformations dans la production*, les formes de la production elle-même et de sa gestion étatique contre les véritables termes de la collectivisation, d'où, en conséquence, un système reproduisant inexorablement des classes antagonistes, parce que certains tirent des bénéfices du système et d'autres accumulent retard et misère. C'est-à-dire un coup d'arrêt à la «tâche de la suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme» et donc de la construction d'une société nouvelle.

Des femmes et des hommes sont dans l'obligation de vendre leur force de travail pour un salaire dans des usines et des bureaux qui échappent à leur direction effective. L'argent demeure donc «directement la communauté réelle de tous les individus puisqu'il est leur substance même, ainsi que leur produit commun». Une forme spécifique du règne de la marchandise ;

– *le social-chauvinisme d'un socialisme d'État* aux intérêts propres instaurant de ce fait un rapport d'échange ayant un «caractère immoral», avec les pays qui sont parvenus à s'émanciper et les mouvements de libération au lieu d'une «nouvelle attitude fraternelle», comme le préconise le Che.

Il est clair qu'il y a une correspondance interactive de la reproduction des rapports de production de type capitaliste, basés sur le salariat et donc marchandisation des prolétaires dans les pays de socialisme d'État, et les rapports socio-impérialistes d'échange, de rentabilité donc de cet échange pour le «bénéfice mutuel» dans le soutien et l'«utilisation» des pays et des mouvements du Sud en lutte contre l'impérialisme. Toute production de type capitaliste au XX^e siècle ne peut avoir que des caractères monopolistes et impérialistes, les déformations de la structure de ces pays faisaient qu'ils ne pouvaient échapper à la reproduction de ces caractères.



2. Les rapports marchands contre les droits de la révolte

Mais les mécanismes de la surévaluation du rôle du développement des forces productives sont aussi des causes d'erreurs politiques et tactiques graves. Le déterminisme amène à privilégier inébranlablement sur les Trois Continents (comme dans le Centre pour d'autres

motivations tout aussi erronées) les tactiques parlementaristes de la révolution bourgeoise. Ouvertement, lorsqu'il est possible de le faire, ou alors illégalement – mais seulement comme ultime recours –, car la bureaucratie n'a qu'un but, celui de favoriser l'émergence d'un parti et d'un syndicat officiels reconnus comme les intermédiaires «raisonnables» entre le pouvoir néo-colonial et les masses, et, bien entendu, de constituer des instances tout à fait «solubles», c'est-à-dire ayant un large crédit autant parmi les masses que pour le pouvoir.

Leur crédit, ils l'accumulaient en inculquant aux masses opprimées et exploitées que leur devoir était celui de réduire leur aspiration d'émancipation puisque l'archaïsme de la production des pays néocolonialistes les condamnait à une limite objective impossible à franchir selon le saint évangile du déterminisme des économistes. Le «moment subjectif» était sous-estimé, l'initiative historique des masses à se soulever contre les gouvernements fantoches, à user des armes de la révolte, était toujours soumis à caution, quand il n'était pas dénoncé comme aventurisme.

Aventurisme, voilà un terme qui synthétise la volonté hégémonique de la bureaucratie. La peur de l'initiative des masses, des masses elles-mêmes.

Le Che se souvient bien des termes employés par les dirigeants du parti bureaucratique cubain pour dénoncer le juste droit de se révolter et de prendre les armes contre l'infâme dictature de Batista :

«Nous, nous rejetons les méthodes putschistes, en particulier celles des fractions bourgeoises de Santiago de Cuba et de Bayamo, en tant que tentative aventuriste de conquête de ces citadelles. L'héroïsme des participants est faux et stérile parce que guidé par des conceptions bourgeoises erronées. Le pays tout entier sait bien qui a organisé l'action contre la caserne et que le parti communiste n'a rien à voir avec une telle action. Le PSP affirme qu'il faut un front unique des masses [...] Le PSP base son combat sur l'action des masses, sur la lutte des masses et dénonce le putschisme aventuriste parce qu'il est contraire à la lutte des masses et contraire à la solution démocratique que le peuple désire... » (*Daily Worker*, organe du Parti communiste cubain, 10 août 1953.)

En Algérie aussi, comme dans de nombreux pays d'Afrique, on se souvient des condamnations, qui se voulaient sans appel, prononcées par les grandes instances révisionnistes représentantes locales du «socialisme réel». Et ceux qui étaient immergés dans les combats ont dû rejeter la falsification pour vaincre :

«La direction communiste bureaucratique, n'ayant aucun contact avec le peuple, n'a pas été capable d'analyser correctement la situation révolutionnaire. Et c'est pour cela qu'elle a dénoncé le "terrorisme" et ordonné, depuis les premiers jours de l'insurrection, aux militants des Aurès, venus à Alger pour avoir des instructions, de ne pas prendre les armes.» (Plate-forme politique du Soumman-FLN, août 1956.)

Pour les bureaucrates, la révolte ne doit bénéficier d'aucun crédit — dans tous les sens du terme —, car pour les rapports et les appareils du socialisme d'État et les instances légalistes qu'il a semés internationalement, elle n'est pas soluble. Effectivement, il est impossible voire dangereux, pour eux de tenter de la diluer et de la rentabiliser dans les rapports marchands qu'ils entretiennent en toutes circonstances.

Alors qu'il n'y a aucune difficulté – lorsqu'on est une «personne sensée», bien entendu ! –, à comprendre que la stratégie de «coexistence pacifique» projetée par les révisionnistes – l'actuel secrétaire du P«C»F avance même l'idée de l'opposition constructive avec le parti de l'ordre de la droite néo-libérale – est l'unique voie praticable ayant objectivement la capacité de constituer un environnement satisfaisant au développement des forces productives et à l'échange dans le cadre des lois d'airain d'un marché international dominé par le seul capitalisme monopoliste.



3. Empoigner les armes de la révolte

Partout les tenants du «socialisme réel» dans leur conciliation avec

le système tendaient à toujours plus surévaluer l'objectivité face à la subjectivité, l'économie face au politique, les conditions et les phénomènes internes face aux conditions et aux phénomènes externes, la réforme des revendications démocratiques face à la révolution et au bouleversement radical des rapports sociaux, la sécurité de la coexistence avec l'ennemi face aux risques de l'affrontement, l'action pacifiste dans l'institution face à l'action révolutionnaire.

Partout de fait la même **capitulation «scientifique»**.

Alors que le Che, lui, relève les mutations du système impérialiste sous domination américaine en dessinant ses contradictions et leurs devenirs de crise aux potentialités saisissables par le prolétariat international et les peuples opprimés. Mais il affirme simultanément que cette opportunité de libération ne peut être concrétisée et menée à son terme révolutionnaire que dans un combat déterminé et de longue durée. Forger les luttes prolétariennes comme autant de mâchoires étranglant le système.

À la fin des années 60, des camarades italiens constataient :

«Cette fois-ci, la crise est beaucoup plus profonde et elle a une dimension vouée à rebondir d'un pays à l'autre, à l'intérieur d'un système économique-politique toujours plus intégré.»

C'est tout naturellement pourquoi le combat d'alors prôné par le Che devient le seul capable de dynamiser au niveau de l'enjeu historique l'unité internationale retrouvée de tous les exploités et opprimés en dehors de toutes les hégémonies frelatées et des réflexes d'épicier. Parce qu'à l'époque du capitalisme tardif, «la pratique de l'internationalisme prolétarien n'est pas seulement un devoir pour les peuples qui luttent pour un avenir meilleur, c'est aussi une nécessité inéluctable».

Parallèlement, il faut souligner, et ceci fut démontré au cours de tous les affrontements révolutionnaires qui se propagèrent à la fin des années soixante et au début des années soixante-dix, que la possibilité de rétablir une interrelation correcte et dynamique entre une pratique cohérente de l'internationalisme **prolétarien et les deux fronts**, celui de la lutte anti-impérialiste avec celui de la lutte anticapitaliste, détermine l'existence d'un troisième front tout aussi essentiel : **le front de la lutte contre le révisionnisme**. Le révisionnisme des instances officielles du socialisme réel, mais aussi celui des organismes parallèles qui pullulent dans le seul but de se présenter en tant qu'intermédiaires «crédibles» entre l'institution et les aspirations des masses.

Une représentation qui, du fait même de la nécessaire sauvegarde de sa crédibilité, s'articule toujours plus au contrôle social permanent. Un rôle intégré à l'institution elle-même. Et par son assiduité réformatrice, cet acte de contrôle, fonctionnaire devient alors un élément de préservation du système lui-même et de ses principaux rapports sociaux d'oppression et d'exploitation. Un rouage des appareils et rapports de la contre-révolution permanente. Et il serait erroné de penser que la trahison des bonzes est le résultat de leur ignominie individuelle et de leur carriérisme, non, elle est principalement la conséquence directe de l'inadéquation des types d'organisation comme les confédérations syndicales et les grands partis électoralistes (victimes eux-mêmes de l'infection du système de la délégation permanente : fonctionnariat, promesses de programme de séduction, facilités démagogiques et populistes...) face au développement d'une domination qui a intégré les luttes réformatrices et les ghettos des simulacres oppositionnels à ses propres projets, telle une soupape de sécurité.

Dès son interaction, l'unité des trois fronts révolutionnaires détermine de fait le champ nouveau de l'**autonomie du prolétariat**, comme toute une série de conséquences organisationnelles et tactiques pour la gauche révolutionnaire. Cette autonomie se renforce alors comme mouvement de libération de la classe entière face à l'hégémonie complexe de la bourgeoisie, et donc également en rompant avec les multiples tenants des vieux modèles de lutte, selon une méthode correcte, c'est-à-dire en rejetant le mauvais, le sclérosé et l'inadéquat et en conservant l'acquis historique, l'expérimentation.

La guerre de longue durée, projetée par les lignes de cette autonomie, se présente dès lors comme **la théorie de lutte et la pratique** guidant et renforçant la capacité critique de rupture surgie de l'action révolu-

tionnaire des masses contre les ravages du développement et du pourrissement du système impérialiste. C'est seulement au cours de cette guerre de classe d'un type nouveau que le prolétariat se recompose comme entité antagoniste porteuse de la transformation sociale. Et d'autant plus qu'elle est la condition primordiale au développement de son auto-organisation et de ses contre-pouvoirs indispensables à la destruction des multiples et différents pouvoirs bourgeois qu'il trouve en face de lui, dans l'usine et les quartiers, dans tous les rapports sociaux toujours plus marqués par les stigmates de la marchandisation. Tous ces pouvoirs et ces contrôles qui lui font face localement et internationalement.

À notre époque, une époque qui prend forme au cours de la seconde partie des années soixante, face au saut technologique et aux mutations de la domination impérialiste qu'il implique, le prolétariat ne peut se renforcer que dans les termes nouveaux du combat, en parvenant à se doter d'une convergence d'organismes réellement contrôlés par ses propres instances de lutte qui seuls répondent aux diverses exigences et à la complexité extrême de la dimension sociale et de sa transformation nécessaire. Et, de la même manière, il ne peut se renforcer que s'il réussit à construire et à préserver, dans l'affrontement, l'unité vivante des multiples comités de base, avec les diverses organisations révolutionnaires de lutte. Une lutte de partisans qu'elle soit avec « les armes politiques, les armes réelles ou avec les deux à la fois ».

En sachant, dès lors, que cette unité détient de nos jours les clés stratégiques de la subversion, de l'encercllement, de la conquête et de la destruction des pouvoirs de la domination impérialiste.

★

En guise de conclusion provisoire

Trente ans déjà. Au cours de l'été 1965, le Che combattait dans la forêt équatoriale congolaise. « J'ai appris au Congo, et, certaines erreurs, je ne les commettrais plus. Peut-être d'autres se répéteront et que j'en commettrais de nouvelles. Ma responsabilité est grande ; je n'oublierai pas la défaite ni ses enseignements précieux ».

Les paroles du Che sont prémonitoires, non pour lui seul à la veille de nouveaux combats, mais pour l'ensemble des luttes de libération des peuples des Trois Continents, car il souligne les dangers pour ces luttes et leur fragile victoire que constitueraient des attermoissements dans des résolutions radicales pour s'attaquer à la misère et à l'exploitation. Au-delà des pressions impérialistes et celles du système du socialisme bureaucratique, et comme ce fut le cas dans de nombreux pays comme le Nicaragua, Le Congo ou le Viêt-nam... ce combat est de leur responsabilité et est primordial pour leur devenir comme libération anti-impérialiste.

Trente ans, et nous avons connu d'autres défaites, commis d'autres erreurs. Et nous nous sommes enrichis de nouvelles expérimentations, nous qui avons empoigné son arme à la fin des années soixante.

Nous qui avons osé nous rebeller dans la métropole même, dans le cœur de la bête.

Trente ans, et pourtant son message reste intact, tout comme nos expériences combattantes.

Le message du Che marque un tournant historique, parce qu'il est étroitement lié aux mutations qui se laissaient déjà entrevoir ces années-là dans la domination, dans sa crise et la mondialisation de son régime d'accumulation, et lié tout aussi étroitement aux luttes du prolétariat international et des peuples opprimés, du Viêt-nam à l'Angola, de la Colombie aux Black Panthers américaines, de la révolution culturelle chinoise aux étudiants de Paris et aux ouvriers italiens de la Fiat, à la révolte des femmes.

D'autres croque-morts affirment que, face aux idées post-modernes, son message est irrémédiablement obsolète, mais c'est pour, aussitôt,

rabâcher les vieilles sornettes de la soumission, du « faire du fric », de la carrière professionnelle, de la peur du maître et de sa culture, des bonnes mœurs, de l'obéissance et de la patience, de la course aux gadgets, de la religiosité... et, enfin, le chacun pour soi face aux misères des populations des ghettos et des pays dépendants.

Non, les révoltes de 68 et des années suivantes ne portaient pas en elles l'innommable reddition de ces cloportes. Le Che est justement l'exemple qu'on ne passe pas inexorablement de l'état de rébellion à vingt ans au stade de bureaucrate à quarante !

D'autres ajouteront que cette histoire appartient au passé et qu'elle a sombré avec le Che. Qu'il ne sert à rien de ressasser ces vieux souvenirs « militants » et qu'il faut trouver d'autres perspectives, des alternatives nouvelles... Pourtant, rien de naît de rien. Ceux qui pensent le contraire et qui croient qu'il serait possible de faire surgir une orientation et un projet par « génération spontanée » se trompent tout autant que les académies « scientifiques » du XIX^e siècle. Ou alors ils se contentent, par pure escroquerie ou par amnésie, de remettre au goût du jour certains aspects du programme de la social-démocratie et de ses projets de réforme interne au système.

Bien sûr, il est essentiel de saisir combien les termes du message du Che caractérisent la période de transition entre les deux grandes époques historiques, celle prenant fin avec la crise générale de la surproduction absolue de capitaux et les grandes luttes prolétariennes de la fin des années soixante, et la nouvelle se forgeant dans les années quatre-vingt, avec la contre-offensive de la bourgeoisie, marquée par le règne de Gorbatchev et la chute du mur de Berlin. Il ne saurait en être autrement et cela démontre son adéquation avec les conditions générales de la phase.

Mais cette conscience ne peut dès lors que mieux valoriser les luttes et les résistances du prolétariat international et des peuples, qui ont depuis approfondi et étendu les expérimentations révolutionnaires autour des principales lignes stratégiques : unité des trois fronts révolutionnaires, extension du champ de l'autonomie prolétarienne et guerre de guérilla.

Ainsi le message du Che s'est régénéré dans la pratique même du mouvement social, dans la révolte contre le système. Il le fait depuis sans cesse dans les luttes des opprimés et des exploités. Nous le constatons aujourd'hui au Mexique avec l'insurrection zapatiste, les guerres révolutionnaires au Pérou, en Colombie, dans cette Amérique latine dont il fut la voix combattante, avec les révoltes des ghettos noirs et hispaniques aux États-Unis, avec le mouvement des *autorga-nizzati* et le mouvement anti-impérialiste en Europe, partout où s'organisent les prolétaires et les pauvres pour affronter les destructions et les gaspillages, les guerres civiles réactionnaires et impérialistes, la flexibilité et la précarité, le fascisme et les racismes, le *dumping* social et le chômage massif résultant de la régulation sauvage du système.

Dans la lutte quotidienne, ici, les prolétaires acquièrent toujours plus la conscience de devoir partager le travail et les richesses au niveau de la planète entière. Et une nouvelle subjectivité commence à émerger.

La première de ses revendications constitutives, « la réduction généralisée de la journée du travail social au niveau mondial, sans augmentation des cadences et à revenu égal, avec ou sans emploi et sans différence entre métropole et pays dépendant », repose inéluctablement sur une guerre de classe recomposant les diverses expressions des exploités et des opprimés autour du programme du prolétariat international et de ses caractères universels comme conditions inéluctables.

« Qu'importe où me surprendra la mort... »

Note

1. Voir la revue paru en Argentine en novembre 1994 : *El año en que estuvimos en ninguna parte. La guerrilla africana de Ernesto Che Guevara*, de Paco Ignacio Taibo, Froilan Escobar, Felix Gerra, Ediciones del pensamiento nacional.

Contribution de quatre camarades italiens emprisonnés

*Les philosophes n'ont que diversement interprété le monde,
mais il s'agit de le transformer.*

KARL MARX

CHE GUEVARA apparaît aujourd'hui comme l'unique survivant à la chute des idéologies révolutionnaires : son visage continue à ressortir lors des manifestations des étudiants, des ouvriers, dans les publications de « gauche » du monde entier.

« On ne peut tuer les idées », affirmait, vingt ans après sa mort, Thomas Sankara, dans un hommage au Che du lointain État africain du Burkina Faso. La révolution de Sankara a subi un coup d'arrêt avec son assassinat, mais le message internationaliste de Che Guevara continue de vivre dans les luttes des peuples opprimés du monde.

Il faut se demander pourquoi, précisément, le « mythe » du Che, tant dans le riche Occident du libéralisme effréné des années quatre-vingt-dix que dans le pauvre Sud de la planète ou dans l'Est du chaos qui a suivi la « chute des murs », semble résister à l'attaque portée contre le communisme, le marxisme et leurs figures historiques.

En premier lieu, il s'agit de déblayer le terrain du folklore « alternatif » qui accompagne le « mythe » du Che. Le capitalisme a la capacité de « marchandiser » chaque chose, et la bourgeoisie cherche à utiliser la « marchandise Che Guevara » en la propageant, la vendant et la consommant comme n'importe quelle autre.

L'industrie de la « culture » prospère en phagocytant un symbole de l'opposition, en le digérant et le régurgitant détaché de son histoire, de sa lutte, de son combat contre le pouvoir, comme un fétiche inoffensif. Rien n'est plus éloigné de la lutte des classes que cet usage folkloriste d'un de ses produits pourtant et même ainsi significatif. Mais, dans le même temps, rien n'explique mieux cet usage obscène de la figure d'un révolutionnaire tombé au combat que la pénétration de la lutte de classe dans chaque sphère sociale. La culture dominante et gagnante corrompt le dissensus, se le réapproprie et le restitue sous des formes compatibles avec le système.

Contre cet usage capitaliste de la « marchandise Che Guevara », il s'agit de mettre au centre la pratique révolutionnaire du Che, en détruisant le faux mythe bourgeois de l'aventurier rebelle et romantique.

Che Guevara fut un communiste internationaliste cohérent jusqu'à son ultime combat, et les communistes d'aujourd'hui ne peuvent que faire leur sa leçon de vie et de lutte.

Il n'est pas réaliste aujourd'hui d'ouvrir un débat « théorique » sur les idées du Che, parce que, paradoxalement, on risquerait de favoriser une opération d'anéantissement de son message révolutionnaire.

Il faut partir toujours de la lutte de classe et du « que faire » pour se poser les problèmes réels de la lutte révolutionnaire de notre époque. Pour un marxiste, s'il est vrai que « sans théorie il n'y a pas de révolution », il est cependant nécessaire d'affirmer toujours le point de vue de la pratique. La théorie possède une grande valeur dans le marxisme parce que et seulement parce que « elle peut guider l'action ». Et c'est l'histoire révolutionnaire internationale, après plus de cent années d'expériences, qui démontre que mieux vaut un pas de mouvement concret que mille programmes !

C'est cela le sens véritable du message du Che, depuis ses débuts en 1956 au Mexique et avant le triomphe de la révolution à Cuba, jusqu'à la décision de partir pour la Bolivie en 1967.

Le critère de la pratique sociale se trouve à la base de la cohérence de son existence.

« Je lutte pour les choses en lesquelles je crois, avec toutes les armes dont je dispose et je cherche à abattre l'adversaire, au lieu de me laisser clouer sur une croix ou à n'importe quoi d'autre » (depuis la prison de la ville de Mexico, 1956¹).

Après la victoire à Cuba et les années de travail comme ministre au service de la révolution socialiste, dans ses lettres d'adieu, il confirme à nouveau sa conception de la lutte : « Une fois de plus je sens sous mes talons les côtes de Rossinante; je reprends la route le bouclier au bras. [...] Rien n'a changé fondamentalement, sinon que je suis beaucoup plus conscient, que mon marxisme s'est approfondi et décanté. Je crois en la lutte armée comme unique solution pour les peuples qui luttent pour se libérer, et je suis cohérent avec mes croyances. Beaucoup me traiteront d'aventurier et j'en suis un; mais d'un type différent : de ceux qui risquent leur peau pour défendre leurs vérités.² »

La vie du Che n'est pas une aventure romantique, mais un parcours fondé sur le rapport théorie-pratique qui avait mûri dans le cours de son expérience révolutionnaire.

Parler du Che présuppose donc la conscience que chaque forme de débat politico-critique ne sera productive, dans un sens révolutionnaire, que s'il se déroule à l'intérieur d'une pratique active de lutte de classe. Sans cette clarification, l'on risque de tomber dans une inutile forme de théoricisme intellectuel qui ne fait pas avancer d'un pas « le mouvement réel ».

Nous pensons qu'à partir de la connaissance de cela, l'on peut travailler pour en revenir concrètement au « que faire » qui se pose aujourd'hui, en tirant des enseignements des défaites que le mouvement révolutionnaire a subies et qui en conditionnent lourdement la reprise.

Dans cette perspective également, le choix de la Bolivie par Che Guevara revêt une signification précise de développement vers l'avant de sa conception de l'internationalisme prolétarien, et relance encore aujourd'hui sa portée stratégique, plutôt que d'apparaître comme un épisode velléitaire, atypique et entouré de mystère.

Il y a des moments de l'histoire révolutionnaire qui marquent des pas en avant même s'ils se soldent par une défaite, ainsi que Marx l'affirme à propos de la Commune de Paris de 1871 : « Il serait du reste très commode de faire l'histoire universelle si l'on n'acceptait la bataille seulement à la condition d'un succès infailliblement favorable » (Karl Marx, lettre à Kugelmann.). Le fait même que la Commune ait surgi et ait existé, même pour un court laps de temps, constitue une conquête fondamentale du prolétariat mondial, comme l'a soutenu Marx avec lucidité lorsqu'il analysa la tentative du prolétariat et des révolutionnaires parisiens, qui eurent l'audace d'oser combattre et d'oser vaincre. De fait, le bref épisode de la Commune a eu une grande importance dans la mémoire et dans la praxis révolutionnaire par la suite, de Lénine au Mao Zedong de la Révolution culturelle chinoise.

Le fait que Che Guevara ait mis au premier poste le devoir de continuer à développer le processus révolutionnaire, comme processus international d'émancipation contre l'impérialisme, après la victoire de la révolution cubaine, a clarifié le sens de l'internationalisme prolétarien et le caractère universel de la révolution à notre époque. Même si sa tentative a connu la défaite. L'idée de Che Guevara s'est véritablement renforcée après que, sur ordre de l'impérialisme nord-américain, un obscur officier bolivien a tué à froid le guérillero alors capturé et blessé : cette défaite et cette mort mêmes sont devenues le symbole et la bannière d'une conception internationale de la lutte anti-impérialiste dans le monde.

Et aujourd'hui davantage encore parce que nous sommes entrés dans la phase historique au cours de laquelle les révolutions des uns dépendent de celles des autres.

Certes, il n'existe pas encore un processus achevé de croissance du prolétariat comme sujet universel, avec sa propre action communiste. Mais l'étroite interdépendance, qui est le fruit du développement des forces productives et de la concurrence générale, en pose la base matérielle, parce que la majorité de l'humanité, pour s'émanciper, peut et doit accomplir un saut dans sa lutte antagoniste au capitalisme en commençant à lutter à la première personne pour le communisme.

Cela définit le contenu profond de la conscience internationale du prolétariat, l'internationalisme de cette époque; et c'est cette donnée, la lutte sur le plan universel, qui stabilise les termes principaux de l'élaboration et de l'avancement de la perspective révolutionnaire.

Une préfiguration lucide s'en trouvait déjà chez Marx : «... seul ce développement universel des forces productives permet un commerce *universel* des hommes. C'est pourquoi on voit surgir simultanément la concurrence générale chez tous les peuples, le phénomène de la masse "deshéritée" faisant dépendre chacun d'eux des bouleversements qui se produisent chez les autres. Enfin, à la place des individus provinciaux, cette évolution a fait apparaître des individus réellement universels, dont l'horizon est l'*histoire mondiale*. [...] Par conséquent, le prolétariat ne peut exister qu'en tant que force *historique et mondiale*, de même que le communisme, action du prolétariat, n'est concevable qu'en tant que réalité "historique et mondiale" [...]».

L'internationalisme de Che Guevara est façonné par ce même souffle et ces orientations clairement lignes tracées dans le discours d'Alger de 1965, et c'est pour cela que s'est maintenue intacte sa force stratégique, jusqu'à nos jours : «Une aspiration commune nous unit dans notre marche vers l'avenir : la défaite de l'impérialisme. Un passé commun de lutte contre le même ennemi nous a unis tout au long du chemin. [...] Il n'est pas de frontières dans cette lutte à mort. [...] La pratique de l'internationalisme prolétarien n'est pas seulement un devoir pour les peuples qui luttent pour un avenir meilleur; c'est aussi une nécessité inéluctable⁴.»

En analysant la guerre du Viêt-nam et en lançant le mot d'ordre «Créer deux, trois... de nombreux Viêt-nam» contre l'impérialisme américain, Che Guevara délimite l'unique scénario possible de la lutte des communistes dans le monde : «... il faut tenir compte du fait que l'impérialisme est un système mondial, stade suprême du capitalisme, et qu'il faut le battre dans un grand affrontement mondial. [...] Adopter pour mission tactique la libération graduelle des peuples, un par un ou par groupes, en obligeant l'ennemi à soutenir une lutte difficile sur un terrain qui n'est pas le sien, en liquidant ses bases de subsistance qui sont ses territoires dépendants.

«Cela veut dire une guerre longue. Et, nous le répétons une fois de plus, une guerre cruelle. Que personne ne se trompe au moment de la déclencher et que personne n'hésite à la déclencher par crainte des conséquences qu'elle peut entraîner pour son peuple. C'est presque la seule espérance de victoire⁵.»

La tendance du développement du capitalisme métropolitain vers la globalisation s'est intensifiée sous les coups de sa crise générale et historique, approfondissant énormément l'interdépendance entre les diverses aires de la planète. Cela a produit, et produit continuellement, un prolétariat international soumis aux contradictions générées par les politiques planétaires des monopoles multinationaux : la polarisation de classe entre bourgeoisie et prolétariat a atteint des niveaux incomparables, condamnant des milliards de personnes à une vie d'exploitation et de misère. Mais tout ceci ne fait pas qu'unifier le prolétariat international en une seule classe du centre à la périphérie des Trois Continents, remettant à l'ordre du jour la validité stratégique de la conception internationaliste de Che Guevara contre la multitude de conflits que la guerre impérialiste a allumés et «exploités» dans de nombreuses régions en crise. Contre la guerre impérialiste, les communistes ne peuvent que développer et pratiquer les raisons et les possibilités de la révolution prolétarienne.

Et c'est justement sur la conception de la révolution prolétarienne que le Che a fourni une autre contribution importante, en mettant au

centre de la lutte révolutionnaire de classe le processus de transformation de la société et de l'homme.

«Pour construire le communisme, il faut changer l'homme en même temps que la base économique⁶.» Il faut lutter contre la misère, mais dans le même temps contre l'aliénation!

L'homme nouveau, dans l'acception de Che Guevara – nous le soulignons ici pour prendre nos distances avec un certain débat instrumental qui est parti des affirmations du Che –, n'est pas un concept théorique légué par une quelconque forme d'humanisme philosophique, mais une conception qui jaillit du cœur de la théorie marxiste de la révolution pour le communisme, dans laquelle le communisme est un processus, un mouvement réel qui transforme l'état de choses présent en transformant en cela l'homme et les rapports sociaux. Les communistes se distinguent des autres hommes seulement parce qu'il s'agit d'«individus qui ont acquis la conscience de ce qu'il faut faire, d'hommes qui luttent pour sortir du royaume de la nécessité et entrer dans celui de la liberté.⁷»

Ainsi on se libère d'un seul coup des conceptions abstraites et meurtrières qui limitent la révolution à un acte d'anéantissement du pouvoir bourgeois et de conquête de l'État, niant «l'individu sacrifié sur l'autel de l'État».

Che Guevara n'a pas «humanisé» le marxisme, mais, jusque dans sa propre expérience qui a pu mûrir dans les années cubaines de la construction du socialisme, il a touché du doigt le fait que la révolution ne se réduit pas à un simple acte et à la victoire, mais est un long processus de transformation de la société et de l'individu, à l'intérieur duquel se déroulent de nombreuses révolutions.

En ce sens, il est vrai qu'une révolution qui ne s'approfondit pas constamment est une révolution qui régresse, qui perd sa force propulsive et permet au vieil ennemi (le capitalisme et l'impérialisme) de regagner du terrain. Che Guevara met en garde contre l'idéalisme dogmatique et mécaniciste, toujours à la base de tous les révisionnismes, parce que les mutations n'adviennent pas automatiquement dans la conscience, ainsi qu'elles se produisent dans l'économie.

Les expériences des grands révolutionnaires victorieux et par la suite trahis et ensevelis par ce siècle devraient fournir une leçon très importante à tous les communistes pour ouvrir le nécessaire débat sur la nature et les contenus du processus révolutionnaire à notre époque.

Mettre au centre «la nécessité de créer l'homme nouveau» n'est plus dès lors un exercice philosophique abstrait, mais une tâche à laquelle les révolutionnaires ne peuvent renoncer pour affirmer un réel processus de libération et d'émancipation sociales. Parce que, comme le dit Marx, «il faut toujours distinguer deux ordres de choses. Il y a le bouleversement matériel des conditions de production économique. On doit le constater [avec] l'esprit de rigueur des sciences naturelles. Mais il y a aussi les formes juridiques, politiques, religieuses, artistiques, philosophiques, bref les formes idéologiques dans lesquelles les hommes prennent conscience de ce conflit et le poussent jusqu'au bout⁸».

La révolution est donc un processus social qui se développe de façon ininterrompue dans le cours de la guerre de longue durée et de la transition au communisme.

Pour nous, parler du Che ne revient pas à faire un exercice de mémoire historique, mais à reproposer dans notre pratique sociale les contenus de sa lutte, parce que c'est aussi notre lutte, ici et maintenant.

La continuité avec le Che vit dans la lutte anticapitaliste et anti-impérialiste des mouvements de libération des Trois Continents, qui sont partis, et jusqu'à maintenant partent, de sa conscience même que la «destruction de l'impérialisme par l'élimination de son bastion le plus fort, la domination impérialiste des États-Unis d'Amérique du Nord», est à la base de l'internationalisme et est une condition inéluctable pour chaque aspiration de victoire prolétarienne.

En Europe, au cœur du capitalisme, l'expérience du Che a été l'une des références fondamentales pour les organisations de la guérilla qui, dans les années soixante-dix, ont relancé le processus révolutionnaire dans les métropoles impérialistes, opérant une rupture historique avec les conceptions révisionnistes et réformistes qui l'entraînaient. Elles ont ainsi rendu un sens stratégique à l'internationalisme

prolétarien et ont marqué un point de non-retour pour la révolution de notre époque.

Les prisonniers révolutionnaires se situent dans cet horizon, dans le sillon de la continuité de cette expérience révolutionnaire et pour la développer dans les nouvelles conditions de l'affrontement de classes.

Revenir à l'héritage de Che Guevara, c'est donc affirmer notre identité de communistes et de révolutionnaires.

Vittorio Bolognese, prison de Trani
Anna Cotone, prison de Rome-Rebibbia
Giovanni Senzani, prison de Trani
Aleramo Virgili, prison de Trani

Notes

1. *Scritti politici e privati di Che Guevara*, Ed. Riuniti, Italie, 1988, p. 100.
2. Ernesto Che Guevara, «Lettre à ses parents» [1965], in *Le Socialisme et l'homme*, Éd. Maspero, Paris, 1983, p. 113. En italien : *op. cit.*, p. 280.
3. Karl Marx, *L'Idéologie allemande*, trad. Maximilien Rubel, Gallimard, Coll. «La Pléiade», Paris, tome 3, p. 1066-1067.
4. Ernesto Che Guevara, *Le Discours d'Alger*, in *Guérilla* hors-série n° 9, 1995.
5. Ernesto Che Guevara, *Créer deux, trois... de nombreux Viêt-nam, voilà le mot d'ordre!*, *ibid.*
6. Ernesto Che Guevara, *Le Socialisme et l'homme à Cuba*, in *Guérilla* hors-série n° 10, 1995. En italien : «I giovani e la Rivoluzione», in *Il socialismo e l'uomo a Cuba, Scritti politici e privati, op. cit.*, p. 266. Pour le débat plus récent : Roberto Massari, Fernando Martínez et al., *Guevara para hoy* (en espagnol), La Havane, 1994, publié en Italie par Erre Emme edizioni, 1994 (cf. bibliographie à la fin de ce hors-série avec l'adresse des éditions Erre Emme).
7. *Ibid.* En italien : *ibid.*, p. 275.
8. Karl Marx, *Critique de l'économie politique [Grundrisse]*, *op. cit.*, avant-propos, tome 1, p. 273.

Ils veulent enterrer le Che

Mouvement révolutionnaire Tupac-Amaru (Pérou)

LY AURABIENTÔT TRENTEANS qu'un sergent ivre et craintif a assassiné le Che en Bolivie. Il fut tué le matin du 9 octobre 1967 dans la petite école d'un hameau oublié et reculé de l'est de la Bolivie, nommé La Higuera. Le commandant est mort fidèle à ses principes, inflexible sur les postulats révolutionnaires qui ont guidé sa vie.

Son corps fut mutilé, mais la légende est née. Le mythe a crû et a pris corps. Le Che, la légende du Che, le mythe du Che, n'ont qu'une seule raison d'être : la rébellion. La lutte contre l'oppression et l'injustice. Et le mythe du Che est un appel à l'intégrité, à l'honnêteté, à une lutte armée conséquente, pour le moins en Amérique latine.

Le socialisme : un modèle à démonter

Alors que beaucoup parlent de l'échec de sa «théorie foquiste» et de «l'inactualité de sa pensée», s'obstinent à ne détacher sa figure que comme celle du guérillero romantique en la confondant à dessein avec tout le désordre produit dans le prétendu système socialiste, reprendre cette image de Guevara nous oblige à situer ses actes et son message en dehors de tout ce bric-à-brac vomé par les moyens de communication et qui est la conséquence d'un capitalisme que l'on suppose invincible.

Durant ces presque trente ans depuis sa mort, le monde a changé. Son visage s'est modifié de façon radicale. Le camp socialiste non seulement en tant qu'opposition, mais aussi comme alternative au capitalisme, a succombé pathétiquement. Le socialisme n'apparaît plus — du moins par les temps qui courent — comme une menace pour la déjà longue existence du capitalisme. Et Cuba elle-même, avec sa glorieuse révolution à laquelle le Che apporta toute sa dimension humaine, traverse la pire de ses crises.

Actuellement, on ne discute plus sur la validité ou non du capitalisme. On l'accepte comme le meilleur des modèles, le moins mauvais, ou comme le système qui, malgré ses défauts, ne peut être remplacé par aucun autre, tout simplement parce qu'il n'en existe pas. En conséquence, les termes du débat se circonscrivent au lieu commun de la démocratie : ses qualités, ses formes, les menaces qui pèsent contre elle, etc.

En Europe, ce n'est pas le socialisme qui apparaît comme la menace, comme le rival. Les partis communistes — ceux qui ont maintenu le nom — et les autres, ceux qui se sont rebaptisés, forment une partie nécessaire du système. Ceux qui, en revanche, apparaissent comme des menaces, comme de véritables dangers contre la démocratie bien que plutôt à l'extérieur de l'Europe, ce sont les régimes fondamentalistes islamistes et les résurgences de groupes fascistes.

Le prétendu camp socialiste a discrédité le socialisme. Non seulement avec son effondrement catastrophique, sans circonstances atténuantes, mais aussi par la déformation que les dirigeants des partis uniques ont faite du socialisme. Un régime de casernes, un État policier bureaucraté à l'excès, qui a fini par asphyxier sa propre population et annihiler toute créativité collective, voire annihiler le socialisme lui-même, ou, pour être plus précis, ce socialisme déformé et déformant.

Immédiatement sont apparus les «nouveaux théoriciens» du capitalisme, ceux qui annoncèrent la «fin de l'histoire», le triomphe indiscutable du modèle actuel, néo-libéral, accompagné par une campagne systématique et percutante dans les médias au niveau mondial et qui consistait à exhiber les misères du socialisme. Beaucoup d'entre nous en restèrent stupéfaits, nous n'avons pas su réagir et nous nous sommes retrouvés coincés, dans les cordes, au bord du K.O., doublement frappés parce que nous nous rendions compte que l'ouverture de ces sociétés rendait évidentes leurs blessures et leurs turbulences,

et du fait de cette accablante entreprise de satanisation du socialisme.

Mais, dans les années soixante et soixante-dix, et jusqu'au début des années quatre-vingt, ces pays étaient d'inévitables points de référence pour les révolutionnaires latino-américains. Avec des critiques, des observations et des différences, ils étaient cependant les seuls pays auxquels nous pouvions recourir en termes de solidarité militante.

Le Che, à l'aube de la révolution cubaine, fut un critique aigu du modèle soviétique. Le Che exprima publiquement ses différences lors de son voyage en Afrique.

Le Che ne fut pas foquiste

Le Che n'a jamais postulé la théorie du *foco*. Le Che ne fut pas «foquiste». Il écrivit sur la révolution qu'il a connue, à laquelle il a participé en tant que combattant et stratège militaire éminent, dirigeant lucide, intelligent et cultivé. Le Che était convaincu — il le dit dans ses propres documents — de la nécessité de compter avec les masses, avec les paysans organisés. «Prétendre faire la guerre de guérilla sans l'appui de la population, c'est aller vers un désastre inévitable.»

Cependant l'on insiste, surtout aujourd'hui, sur le fait que sa mort à Nancahuazu ne représente pas autre chose que la défaite de la théorie du *foco*. Ce qui est ainsi visé est, bien sûr, de défigurer la portée de sa pensée; parce que sa vaillance et son courage ainsi que la rectitude de sa conduite sont des piliers auxquels l'ennemi se heurtera toujours. Ils ne pourront rien faire. En revanche, cela les intéresse de dénaturer ce qui est le plus important et le plus dangereux pour eux, sa pensée. Et le meilleur moyen est d'accommoder en fonction de leurs intérêts la déroute de la guérilla dirigée par le Che en Bolivie.

Ce n'est pas le commandant Guevara qui accorde droit de cité à la théorie du *foco*, mais un jeune philosophe français, inconnu complet des nouvelles générations de révolutionnaires actuelles, Régis Debray, avec sa brochure *Révolution dans la révolution*. Brochure que personne ne lit ni ne prend jamais en compte. Le Français y fait une lecture très particulière de la révolution cubaine et prétend la convertir en théorie révolutionnaire pour l'ensemble de l'Amérique latine.

Pourquoi la Bolivie fut choisie

Dans les années soixante, la révolution cubaine avait eu un fort impact et avait montré la voie : la lutte armée, la lutte guérillera. On vivait des moments d'ébullition très intenses. Il s'agissait alors de démarrer la lutte pour la libération de l'Amérique latine, de rompre le joug qui la pliait sous l'impérialisme nord-américain. Le projet, en conséquence, était plus vaste. On travaillait parallèlement au Pérou et dans d'autres pays des Andes. La Bolivie fut choisie parce que, en accord avec les analyses du moment, elle réunissait les conditions pour y asseoir une guérilla, mais par la suite la guérilla devait s'étendre en coordination avec les autres pays.

Malheureusement, le Che n'avait pas prévu qu'il serait trahi par le Parti communiste bolivien et que le groupe insurrectionnel serait découvert au début de la première phase et immédiatement traqué par les militaires épaulés directement par des agents de la CIA.

Une guérilla, avant de se lancer dans le combat, requiert tout d'abord d'arracher ses secrets à la nature. Cela implique des mois de cheminement dans la forêt et un travail politique avec les paysans. Il s'agit de s'assurer des bases d'appui, un réseau d'approvisionnement, de trouver des caches sûres, etc. Ce sont les règles de la guerre de guérilla que le Che, en tant que théoricien de celle-ci, connaissait parfaitement. Mais l'ennemi, à peine eut-il connaissance de son existence, et alors que les guérilleros n'avaient même pas terminé l'exploration de leur zone de déplacement, les contraignit au combat.

Avec la circonstance aggravante d'avoir un paysannat indifférent ou hostile. Il y eut diverses occasions où la population elle-même dénonça à l'ennemi la position de la guérilla.

Dans ces conditions, l'élément de surprise, qui est vital pour toute guérilla à ses débuts, était perdu et l'initiative du combat passa à l'ennemi, qui, grâce à d'importants moyens militaires et à des milliers d'hommes, finit par cerner la guérilla. Celle-ci se transforma alors en un groupe défensif. La guérilla ayant été détectée alors qu'elle n'était qu'un embryon, alors qu'elle n'avait pas terminé la phase de son établissement dans la zone, était condamnée. Les guérilleros ne combattaient plus dès lors que pour survivre.

Le Che et le pouvoir

Chacun sait que le Che s'enrôla dans la révolution cubaine en tant que médecin. Cependant, du fait de son rôle de dirigeant, de combattant de valeur, éprouvé, il devint le deuxième homme de la révolution. Il reconnut toujours la direction de Fidel Castro. Alors qu'il était au pouvoir, il assumait diverses tâches : ministre de la Planification, de l'Industrie, directeur de la Banque nationale, etc. Il était un partisan du travail par l'émulation, des incitations morales plutôt que matérielles. Il n'avait pas d'horaires de travail. Lorsqu'il fut en charge de la Banque nationale, l'on raconte que, la nuit ou à l'aube, lorsqu'il interrompait son travail, il étudiait les mathématiques. Les dimanches, il travaillait dans les usines ou aux champs pour des journées de dix heures.

On a beaucoup spéculé sur ses différences avec Fidel, lesquelles l'auraient obligé à partir de Cuba. Sur ce point particulier, il n'existe pas d'indices qui aillent dans ce sens. Mais, ce qui est certain, c'est que Fidel déjeunait tous les jours avec le Che. Il le cherchait parce que l'Argentin n'était pas un militant dogmatique ou simplement un bon combattant, mais aussi une personne cultivée. Fidel, également homme de culture, sentait sa curiosité intellectuelle excitée par l'intelligence et les connaissances du Che.

Un autre trait important de la personnalité du Che est qu'il fut le deuxième homme de la révolution, un homme aux pouvoirs indiscutables, qui vivait de façon modeste. Et, fait qui peut être insolite, il était détaché du pouvoir, le dépréciait presque. Le Che abandonna toutes ses charges au moment où, de bon droit, il aurait pu en profiter. Il préféra de nouveau la vie dure, le risque, le sacrifice de la lutte dans les montagnes. Cette vie qu'il connaissait très bien, il la choisit non par aventurisme ni pour une prétendue conception idéaliste ou romantique, mais parce qu'il était ainsi fidèle à sa conception : « Le devoir de tout révolutionnaire est de faire la révolution. »

Ils veulent l'enterrer

Presque trente ans après sa mort et avec les transformations accélérées qu'a connues le monde, certains de ses postulats ont perdu de leur actualité. Mais il n'y a pas de quoi s'alarmer, cela est tout à fait conforme à la raison. Le Che fut un homme lucide qui a devancé son époque, mais qui n'a jamais fait de la voyance. Il tenta de répondre avec son savoir et par son exemple au moment concret dans lequel il vivait, dans un contexte mondial et latino-américain traversé de contradictions bien précises.

Le capitalisme des années cinquante et soixante fut un capitalisme de réformes économiques et sociales qui alla jusqu'à se préoccuper du développement du tiers monde dans le but, précisément, d'empêcher le surgissement de mouvements d'alternative. Mais, sans camp socialiste, le capitalisme croit comprendre qu'aujourd'hui il n'existe aucune alternative. C'est pour cela que nous vivons un capitalisme débridé, sans visage humain.

Désormais, dans le monde, apparaît un seul maître et seigneur. Dans ce monde existe seulement un système. Nous vivons sous un empire qui englobe tout. Bientôt il sera clair qu'il ne reste aucun lieu d'asile. Face à un empire unique, il ne peut y en avoir. L'empire est partout. Cela signifie que, pour la première fois, le tiers monde se trouve complètement seul dans son conflit avec le Premier Monde des pays capitalistes centraux. Il ne peut plus avoir recours à aucun autre pays, il ne peut pas compter avec l'appui d'aucun Second Monde. Et, comme on l'a dit, les ex-pays socialistes se sont transformés et veulent se convertir en une partie du Nord face au Sud. Comme l'on dit en Amérique latine, «... le Second Monde ne peut prospérer s'il n'est pas admis par le Premier Monde au banquet où l'on dévore le Tiers Monde ».

Ce qui est grave, ce sont les absences d'alternatives. Mais, en Amérique latine, la lutte pour le socialisme n'est pas seulement en vigueur, elle est nécessaire. Pour un socialisme différent. Il ne s'agit pas non plus de tomber — sous le prétexte d'un supposé «socialisme authentique» — dans la social-démocratie. Et le Che, avec sa pensée, son exemple, est un des paradigmes inévitables auquel il faut revenir et qu'il faut recréer avec de nouvelles lectures. Sa consigne historique, «Créer deux, trois... de nombreux Viêt-nam», assenée en ces termes, ne dit rien ou très peu aux nouvelles générations. Mais son sens intrinsèque reste valable, son message est parfaitement lisible : la lutte armée en Amérique latine contre le capitalisme maintient toute sa force et toute son urgence. Il faut la recréer en accord avec les temps que nous vivons, et la pensée du Che est et sera une pépinière obligée.

Avril 1995

Bibliographie

Œuvres de Guevara

Peu d'ouvrages de Guevara sont actuellement disponibles en France, que ce soit en français ou en espagnol. Voici ceux dont nous disposons à Guérilla :

Le Socialisme et l'homme, Maspero, 1983 (épuisé).

La Guerre de guérilla, Maspero, 1967 (épuisé).

Journal de Bolivie, La Découverte, 1995 (préface de François Maspero).

Ouvrages sur Cuba :

Fidel Castro, *Révolution cubaine*, Maspero, 1968.

Janette Habel, *Ruptures à Cuba*, La Brèche, 1989.

En espagnol :

Raul Marín, *La hora de Cuba ?* Editorial Revolucion, C/ Clavel n° 7, 2°, Of. 2, 28004 Madrid (Espagne), 1991.

Roberto Massari, Fernando Martinez *et al.*, *Guevara para hoy*, Erre Emme edizioni, v. Flaubert 43, 00168 Roma (Italie), 1994.